

Extraits d'articles de presse

LE FIGARO et vous

Aux frontières de la musique et de la poésie

CHRONIQUE Simon Abkarian interprète un texte qu'il a écrit
avec deux musiciens grecs et Philippe Duquesne joue et chante Gainsbourg.



Le
théâtre

Armelle Hélot

Quand la musique est bonne, le spectacle le plus pesant est illuminé d'éclaircies de grâce. Quand la musique est bonne et qu'elle est la matière première des productions, le public est heureux, comblé. La musique, au théâtre, est là depuis les origines. Simon Abkarian le sait, qui a joué dans le somptueux cycle des *Atrides*, au Théâtre du Soleil, il y a près de vingt-cinq ans. La musique, au théâtre, apporte émotion et énergie. Philippe Duquesne le sait, qui a longtemps appartenu à la troupe Deschamps, maison dans laquelle chacun savait danser, jouer des instruments, chanter.

Le premier, Simon Abkarian, est actuellement au Grand Parquet que dirige François Grosjean. Une cabane de bois, qui tient de la roulotte et du cirque et que l'on a posée en bordure des Jardins d'Éole. À en croire la foule des grands jours, photographes « people » compris, qui se pressait mercredi soir, Simon Abkarian est désormais une star ! On le sait. Télévision, cinéma ont fait de lui une figure populaire sans qu'il perde rien de sa profonde singularité. Et sans que jamais il n'abandonne le théâtre. Il s'engage. Il défend les auteurs. Il écrit. *Ménélas rapsodie* (texte Actes Sud-Papiers, 14,50 €) est un poème d'amour, un poème vio-

lent, cru, qui charrie des images de paix et de guerre, des images de sexe, de passion, d'innocence, de fraîcheur. C'est très beau. Mais plus beau encore est son accomplissement scénique, *Ménélas rapsodie* (*). Accompagné de deux artistes grecs remarquables, Kostas Tsekouras, guitare, et Grégoris Vassilia, bouzouki et chant, il distille cette rhapsodie envoûtante. Les paroles des chansons sont traduites et projetées d'une manière astucieuse. Elles sont d'une pureté bouleversante, élégiaques et simples. Les voix des deux hommes se répondent. Virilité feutrée de Simon Abkarian, alias Ménélas, déplorant violemment ou tendrement la trahison de la belle Hélène. Timbre clair et plaintif, voix entêtante de Grégoris Vassilia. Les sons délicats, comme les mots, féroces ou mélancoliques, emportent. Du très grand théâtre, subtil, fraternel.

Au cabaret des cœurs épris

À l'autre bout de Paris, au Monfort, Philippe Duquesne, lui aussi, nous propose de partager un moment de grâce, d'émotion, d'intelligence, de pudeur. La salle, qu'animent avec tant de ferveur et d'audace Laurence de Magalhães et Stéphane Ricordel, a été complètement transformée. Quelques gradins demeurent accessibles, au fond. Mais devant la scène, c'est un vaste espace avec des tables, des chaises, de petites lampes et un bar à droite, que l'on découvre ! Un cabaret des cœurs épris, fait pour les mélodies ou les goulantes...

Sur le plateau, une batterie, un piano, une contrebasse, des micros, des lutrins... Les musiciens, le chanteur et ses

choristes vont arriver dans le désordre ! Ce « spectacle-concert » concert est malicieusement théâtralisé par Camille Grandville et Philippe Duquesne lui-même. Mais ce qui saisit, c'est la qualité du récital. Sous le titre *Par hasard et pas rasé* (**), le comédien des Deschamps-Deschamps révèle sa passion pour Serge Gainsbourg et ses dons de chanteur. Il n'imité en rien ce sombre poète, mélodiste et jazzman féru de grandes pages classiques. Il en offre la quintessence et, jamais sans doute depuis longtemps, n'aura-t-on été aussi attentif aux mots de Gainsbourg et à ses compositions.

L'orchestre est excellent : Joël Bouquet au piano, signe les arrangements ; Guillaume Arbonville possède un toucher ferme et subtil à la batterie ; Patrice Soler donne des couleurs moirées à la contrebasse. Avec malice, les belles choristes, Adeline Walter et Célia Catalifo (Valentine Carrette les 15, 16, 17 janvier), entrent dans le jeu tandis que, par films interposés, Anne Benoît et Yolande Moreau, offrent leurs belles présences.

N'en disons pas plus... Il y a d'autres surprises. La plus forte étant la délicatesse des interprétations, personnelle et fidèle, des chansons, comme le font Simon Abkarian et ses amis. ■

(*) Jusqu'au 3 février, Le Grand Parquet, 35, rue d'Aubervilliers (Paris XVIII^e).

Tél. : 01 40 05 01 50.

(**) Jusqu'au 19 janvier, Monfort Théâtre, 106, rue Brancion (Paris XV^e).

Tél. : 01 55 08 33 88.

Plus de théâtre sur

[HTTP://BLOG.LEFIGARO.FR/THEATRE](http://blog.lefigaro.fr/theatre)

Vendredi 11 janvier 2013 LE FIGARO

THÉÂTRE

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

*Les larmes
de Ménélas*

Rien n'est plus dignement stimulant, à cette heure, que la création par Simon Abkarian de *Ménélas rebétiko rapsodie*, dont il signe le texte et qu'il interprète en compagnie de Grigoris Vasilas, qui chante et joue du bouzouki, Kostas Tsekouras tenant la guitare (1). Simon Abkarian, rejeton de la diaspora arménienne né à Gonesse, grandi au Liban aux heures noires de la guerre, artiste nomade et polyglotte, est un amoureux fervent de la Grèce d'hier à aujourd'hui. En 2008, son spectacle *Pénélope Ô Pénélope* – où il était Ulysse – n'était-il pas récompensé par le Syndicat de la critique au titre de « la meilleure création française » ? À Bobigny, en l'an 2000, cela avait déjà été – d'après Euripide, Eschyle, Sénèque et Parouïr Sevak – *l'Ultime chant de Troie*. Et ne l'a-t-on pas vu dans *les Atrides*, entre autres rôles en relief, au Théâtre du Soleil ? Au cinéma, à la télévision, il est devenu en un peu plus d'une décennie un visage entre tous reconnaissable dans des rôles de héros historiques, de Ben Barka à Missak Manouchian, sans compter les personnages de beaux voyous aux arrière-plans énigmatiques, dans lesquels il excelle. Fin de la carte de visite. Loin d'être exhaustive.

En scène, il n'y a qu'une table (la traduction en français des mots chantés s'inscrit à point nommé sur la nappe qui pend), avec verres, bouteilles, cendrier. Un bistrot du Pirée. Les deux musiciens sont assis. Simon Abkarian, tantôt debout, assis ou dansant, distille à voix forte quelque chose comme les lamentations du roi Ménélas, l'époux d'Hélène trompé par elle, qui choisit de suivre Pâris. D'où part la guerre de Troie. La partition parlée, du lamento à l'imprécation homérique,

Du lamento
à l'imprécation
homérique,
du style noble
à la malédiction
triviale avec
les mots venus
de la rue.

du style noble à la malédiction triviale avec les mots venus de la rue, est proprement superbe, riche en métaphores rugueuses, en frissons lyriques, en allitérations coruscantes. C'est un bain de langue crue, violemment sexuée, tantôt furieuse, tantôt caressante, au cours duquel l'épouse infidèle, vouée aux gémonies, est aussitôt après adorée, suppliée, tandis que son ravisseur, mille fois maudit, est menacé des pires supplices. Voici réhabilitée la figure de Ménélas, lequel, bête cocu chez Offenbach, devient du coup le souverain blessé dans son honneur, le fier guerrier terrassé par l'amour déçu. Il va jusqu'à essayer des larmes. « Ça pleure aussi un homme, quand ça a du chagrin. » Comme dit la chanson.

Quant au jeu, c'est magistral, grâce à ce grand corps de mâle mariole, au masque de chair expressif barré d'une moustache noire. Non seulement il ne redoute pas le féminin en lui, mais au contraire, il le sollicite et le magnifie à bon escient, joue de l'éventail puis, en un éclair, tape du pied pour quelques pas déhanchés, tandis que la mélodie du « rébétiko », cette forme musicale plébéienne née sous la dictature de Métaxas (1871-1941), équivalant si l'on veut au fado, au raï ou au blues, égrenée par les cordes du bouzouki artistement touché par Valisas au chant si délicatement mélancolique, rappelle l'Orient des origines, ce qui n'empêche pas le texte de signifier, en sourdine, les malheurs de la Grèce de nos jours. C'est ainsi que Simon Abkarian et ses amis s'avancent en rhapsodes. Le mot, qui vient du grec, signifie littéralement « *celui qui coud ensemble des chants* ».

(1) C'est jusqu'au 3 février, au Grand Parquet, jardins d'Éole, 35, rue d'Aubervilliers, 75018 Paris, du mercredi au dimanche, à 21 heures, métro Stalingrad, Riquet, La Chapelle (RER).
Tél.: 01 40 05 01 50, billetterie@legrandparquet.net et www.legrandparquet.net. Le texte, sous le titre *Ménélas rapsodie*, est publié aux éditions Actes Sud « Papiers », 14,50 euros.

LUNDI 14 JANVIER 2013 . L'HUMANITÉ

SEMAINE DU **MERCREDI 16 AU 22 JANVIER 2013**



MÉNÉLAS REBÉTIKO RAPSODIE

♥♥♥ **GRAND PARQUET** 35, rue d'Aubervilliers (XVIII^e)

TÉL. : 01 40 05 01 50 **HORAIRE :** 21h du mer. au dim.

JUSQU'AU 3 février **DURÉE :** 1h 30

◆ Simon Abkarian est un artiste très connu du cinéma et de la télévision. Mais il n'a jamais coupé ses liens avec le théâtre. Il vient du Soleil et l'on reconnaît bien cet enfant d'Ariane Mnouchkine dans sa manière d'écrire, en s'inspirant de la mythologie, dans sa manière de mettre en scène et de jouer. Pour cette déploration de Ménélas regrettant la traîtresse Hélène, il est accompagné d'un joueur de guitare, Kostas Tsekouras, et d'un joueur de bouzouki, Grégoris Vassila, chanteur au timbre envoûtant. Des paroles simples de chansons, à celles plus sophistiquées du poème de Simon Abkarian, on est sous le charme d'un moment original, émouvant, unique. ■ **A.H.**

SIMON ABKARIAN

S'ENTOURANT DE MUSICIENS GRECS, LE COMÉDIEN INTERPRÈTE AU GRAND PARQUET SON TEXTE PARU AUX ÉDITIONS ACTES SUD « MÉNÉLAS RAPSODIE ». LA VERSION SCÉNIQUE S'INTITULE « MÉNÉLAS REBÉTIKO RAPSODIE » ET SE TRANSFORME EN TRAVERSÉE LYRIQUE, ENTRE TEXTE ET MUSIQUE.

Qu'est-ce qui vous a amené à l'écriture ?

Plusieurs choses, dont l'amour d'une langue, le français. Il y a la frustration de ce qui est encore à écrire, la frustration de ne pas lire ce qu'on a envie de lire. Je suis d'origine arménienne, j'ai été élevé au Moyen-Orient. J'ai ces mondes-là à raconter, car la mixité sera le monde de demain. Je mélange des schémas de pensée, la prose, le poème, je marie le lyrisme au trivial. Pour moi, tout existe par son contraire.

Cette fois-ci, vous avez choisi une forme poétique.

Quand on parle d'amour, du paradis perdu, de sa moitié disparue, il faut le faire avec grâce, traiter le quotidien et le réalisme avec parcimonie. Je devais trouver la verticalité du mouvement amoureux. La poésie va sauver le monde. Quand il y a ce désir de poésie, tout s'ensuit avec beauté. Regardez dans les stades, il n'y a aucune poésie sur les banderoles, et c'est la violence, la merde. La poésie, c'est du panache dans le geste, dans la parole, et c'est appréciable.

Comment passe-t-on de la forme littéraire à la forme théâtrale ?

Il faut trouver le bon rythme, car c'est juste un texte à dire et à entendre. Ce que j'ai écrit pour le livre, je le peaufine pour la scène, je le réécris presque. Cela ne sera donc pas tout à fait la même version.

Pourquoi Ménélas ?

Parce qu'il est grec et que j'avais envie de faire un spectacle avec des musiciens grecs.



© Antoine Agoudjian

Ménélas est l'archétype de l'abruti de mari qui n'a pas compris sa femme. Mais si on réduit l'histoire de Ménélas juste à cela, un idiot d'époux quitté par sa femme, on enlève de la valeur à la femme, Hélène. J'ai surtout voulu pousser à l'extrême le poison du dépit amoureux, de la douleur. Cela commence par des insultes, car c'est la réalité de beaucoup d'hommes envers les femmes.

De ce chagrin d'amour naît la guerre de Troie, ce n'est pas rien !

Tout le monde connaît la fin de l'histoire. On suit le discours intérieur du héros qui cherche à fuir son destin fatal. J'ai essayé de séparer en deux ce que ressent Ménélas, pour le rendre plus théâtral. Il est pris dans une sorte de schizophrénie : d'un côté, il veut faire la guerre, de l'autre, il aspire à vivre et s'éclater. Cette dualité est intéressante car on n'est jamais fait d'une seule chose.

Comment interpréter cette grande palette de sentiments ?

À la base, il y a l'amour, un sentiment qui contient tous les autres. Le contraire d'aimer n'est pas haïr. À partir de l'amour on peut parler de tout. Je joue sentiment après sentiment, comme les musiciens jouent les notes. Il ne faut surtout pas voler l'émotion au spectateur, je souhaite provoquer un état. Dans le jeu de l'acteur, ce qui m'interpelle c'est cette question : comment rentrer dans des sentiments extrêmes tout en étant nuancé à l'intérieur ? En tant que spectateur je suis ému quand je vois un acteur ou une actrice se démener pour habiter de grands sentiments.

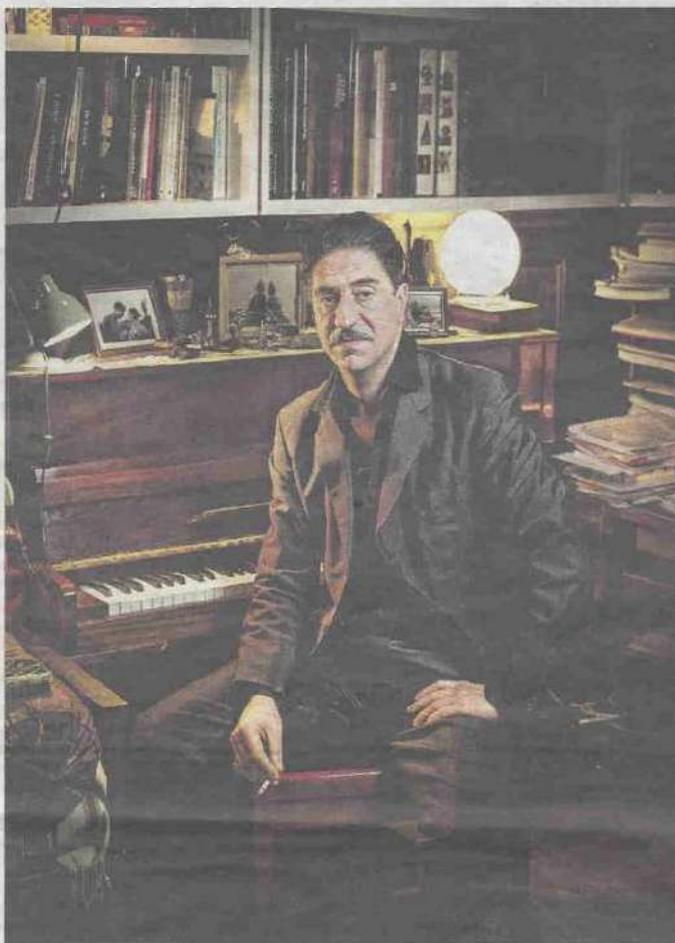
Quelle place accordez-vous à la musique ?

Des histoires comme celle-là – nous sommes dans la tragédie –, sans musique ce n'est pas pensable. Le rebétiko, c'est le blues des années 20 du Bosphore ! On y retrouve tous les styles des musiques byzantines, turques. Cela se joue principalement au bouzouki, mais ce n'est pas du sirtaki, pas de la musique pour touristes ! Le rebétiko va exprimer autrement ce que je vais raconter. La musique traduit ce que les mots ne peuvent pas dire. Je suis fier de faire découvrir au public Grégoris Vassilas et Kostas Tsekouras, deux musiciens géniaux. À la fin du spectacle, on se retrouve tous ensemble, avec les spectateurs, dans le théâtre, à boire des coups, écouter la musique et, pourquoi pas, danser.

Grand Parquet

Renseignements page 42.

PORTRAIT SIMON ABKARIAN



La série télé «Pigalle, la nuit» a popularisé cet acteur intense d'origine arménienne, il y a peu sur scène en *Ménélas*.

La fibre tragique

Par **FRÉDÉRIQUE ROUSSEL**
Photo **MARTIN COLOMBET**

Sur la scène du Grand Parquet, Simon Abkarian apparaît au rythme du bouzouki. Autour d'une table, deux musiciens fument et boivent de Fouzo. Le comédien les rejoint, entame alors un monologue, celui de *Ménélas* quitte par sa femme, la belle Héléne. La musique entêtante du rébétiko grec, la voix déchirante du chanteur, la démesure des mots et les larmes de l'amoureux trahi prennent le spectateur aux tripes.

À l'inverse, le calme est olympien chez lui. Des gouttelettes de piano s'égrenent, presque insoupçonnables, des airs du Caucase sauvés de l'oubli par Gurdjieff. «*Ma musique de travail*», s'excuse presque sagement Abkarian, élégant dans son costume gris, chemise noire et chaussures vernies. Massif et souriant, il s'efface pour emmener vers un petit salon à l'orientale.

Au-dessus de la porte d'entrée du salon, un portrait noir et blanc d'un homme assis à la ressemblance frappante avec l'hôte du lieu. Même visage oblong, même port de tête, même moustache en accent circonflexe. Son grand-père, sett'es-capé de sa famille du génocide arménien, a combattu sous

l'uniforme français dans la légion d'Orient. On l'appelait Simon «le Noir», pour sa peau basanée. «*A Pâques, ils étaient deux cents à table. Le clan. Tous morts.*»

À presque 50 ans, Abkarian se paie une première : être seul en scène. L'aguerri des planches, qui croit plutôt au théâtre en collectif, tremblait un peu. Mais il se devait de rendre la solitude de *Ménélas*, sur un texte de sa composition âpre en bouche. Tout le monde mérite l'attention, affirme Abkarian, même cet antihéros, roi de Sparte, cocu d'Héléne partie avec Paris. «*On a vite fait de la trituer de pite et de le voir comme une brute qui méritait ça.*» Simon Abkarian dépasse les apparences pour plonger dans la blessure. Comment faire pour combler la crevasse du cœur et survivre à un vrai amour ? Sa précédente tragédie *Pénélope*, *Ô Pénélope*, parlait d'Ulysse et de l'exil de ses parents. *Ménélas* touche moins à l'autobiographique qu'à l'expression de la détresse.

Une grande rupture ? Il avait 18 ans, se souvient-il. Une semaine de bouzouki a suivi. «*Il faut laisser le cœur dégorger, se permettre les cris et les larmes. Il faut chanter et danser la mort contenue dans la rupture.*» Le ténébreux Abkarian vit avec le même grand amour depuis vingt-sept ans, «*Cathy*», rencontrée au Théâtre du Soleil. Peut-être a-t-il croisé dans son existence deux ou trois femmes avec lesquelles il aurait pu